

La visite

Daniel Chouinard

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chouinard, D. (2015). La visite. *Moebius*, (145), 37–40.

DANIEL CHOUINARD

La visite

Je croyais pourtant être bien préparée. J'y pensais depuis des années, depuis la mort de maman, en fait. Un jour, papa faiblirait à son tour, il s'en irait et je resterais seule.

Arrivée à la porte de la chambre, j'ai eu un moment d'hésitation. Au téléphone, le médecin avait été un peu expéditif. « Probablement un AVC, nous faisons des tests, des analyses, il faut voir comment ça va évoluer dans les prochaines heures. Les prochaines heures sont cruciales. » La voix me semblait jeune mais malgré tout pleine d'assurance. Je l'entendais mal, j'étais à l'aéroport, mon cellulaire était presque à plat. J'ai dit au médecin que je tentais d'obtenir un siège, que j'arriverais dès que possible, que je ne savais pas quand exactement. « Venez dès que vous pouvez, à n'importe quelle heure. Je vais laisser un mot au poste de garde pour qu'ils vous laissent le voir. » Il a raccroché avant que je puisse le remercier.

Il était 22h et avant d'entrer dans la chambre j'ai donc hésité. C'est seulement à ce moment-là que je me suis rendu compte que pendant toutes ces heures qu'avait duré le retour je n'avais pas essayé d'imaginer mon père autrement. Diminué. Durant toutes ces heures qui étaient si importantes. Lorsque je me suis enfin décidée à avancer vers le lit, j'ai souhaité le trouver endormi, paisible.

Il ne dormait pas. Les rideaux n'étaient pas tirés et il regardait au loin, en direction du grand parc qui borde l'hôpital. Une belle soirée de fin d'automne, comme me l'avait fait remarquer le chauffeur de taxi. Le visage de papa était éclairé par la lune et j'ai été frappée de voir que cette lumière pourtant si faible suffisait pour qu'on remarque ses yeux extraordinairement pâles.

Je m'approche et il ne se retourne pas, pas tout de suite. Je lui touche la main, elle me semble chaude, et là il me regarde. Ces yeux que je lui envie me fixent et j'attends qu'il dise mon nom. Je ne sais pas ce que je donnerais pour l'entendre dire «Hélène».

Il sourit un peu, il me semble. Je veux le croire. Moi qui ai, paraît-il, le don de la parole, qui ai si souvent parlé en public, moi, «l'éloquente», je ne trouve pas les mots. Aucun mot ne me vient. Alors mon père vient à ma rescousse. De sa main gauche, il pointe ma main droite : j'ai toujours mon sac d'ordinateur à la main. Il me fait signe de le poser et cette fois il sourit, j'en suis certaine.

Je lui rends son sourire. Je pousse un grand soupir, d'abord de soulagement puis d'épuisement. Mes jambes se dérobent sous moi. Presque vingt-quatre heures que je n'ai pas dormi. J'approche une chaise, je m'assois et ferme les yeux. Cette fois c'est lui qui me prend la main. Il appuie doucement son pouce dans ma paume pour attirer mon attention. J'ouvre les yeux. Il fait un geste vers le téléviseur fixé au mur dans le coin de la pièce. Il est éteint. Je le regarde sans comprendre. Il ouvre la bouche et très lentement, syllabe par syllabe, très distinctement, il murmure : «Je t'ai vue, l'autre jour, à la télé. C'était bien.» En disant cela il a placé le dos de sa main sur ma joue, comme pour une caresse, mais cette fois c'est pour essuyer une larme. Enfin, des mots me viennent, mais ce ne sont pas ceux que j'attendais.

«Papa, Estelle est partie. Elle m'a quittée.» Je dis cela et je continue de pleurer doucement, de verser des larmes de chagrin, de soulagement, de fatigue et que sais-je encore. Il me laisse pleurer sans me lâcher la main. Je me revois, enfant, aller me blottir contre lui pour pleurer. «Le verre est trop plein, hein ? Il déborde. Laisse-le déborder», disait-il.

«Elle voulait un enfant, dis-je en sanglotant, elle voulait que nous l'élevions ensemble. Moi, je ne sais pas... je trouvais qu'elle allait trop vite, j'aurais voulu... je ne sais pas si je veux... si je peux élever un enfant.» Je ne sais pas ce qui me prend, je n'ai jamais parlé de ça avec mon père. Et c'est maintenant que je me décide. Je suis cinglée.

Il me regarde avec cette douceur bien à lui qui m'enveloppe comme une couverture. Il ne dit rien, il ne fait pas d'effort pour parler, mais même son silence me reconforte. Je ferme les yeux, je serre sa main.

Ce n'est pas ce silence-là qu'il y avait entre nous depuis longtemps, depuis que j'avais quitté la maison. C'était comme si nous avions décidé tous les trois de ne pas parler de ma différence. Au début, je crois que le silence de mes parents était un peu triste, le mien un peu embarrassé, puis avec les années on aurait dit que leur tristesse et mon embarras s'étaient mélangés. Le résultat ressemblait à une affectueuse résignation. Ma « carrière », comme ils disaient, avait fait le reste en leur procurant un petit supplément de fierté.

« Je sais », finit-il par dire au bout d'un moment. J'ouvre les yeux et le regarde sans comprendre. « Estelle m'a raconté », ajoute-t-il. Je ne comprends toujours pas et ça semble l'amuser beaucoup. Il a ses yeux espiègles de gamin. Un gamin de soixante-quatorze ans hospitalisé pour un AVC.

« Oui, reprend-t-il, Estelle est passée tout à l'heure. Vers 8 h. Elle t'a devancée. » Visiblement, il est très fier de lui. « Méchante belle femme, précise-t-il. Tu m'avais pas dit ça. J'aurais aimé ça qu'elle vienne juste pour moi. » Il rigole. « Maintenant aide-moi, il faut que j'aille pisser. » Comme je ne réagis pas tout de suite, il me fait signe de me lever et de faire le tour du lit. Je ne me souviens pas d'avoir déjà entendu mon père dire le mot « pisser ». Ça doit être l'AVC.

Je dois tirer les draps et lui prendre les jambes pour les sortir du lit. Elles sont minces mais encore assez musclées. Je passe son bras autour de mon cou et l'aide à descendre. Il est encore plus léger que je ne l'aurais cru. Nous faisons lentement les quelques pas qui séparent le lit de la porte des toilettes et je dois entrer avec lui et l'aider à s'asseoir. Il ne me le demande pas mais je sors et laisse la porte entrouverte.

« Une belle soirée de fin d'automne », a dit le chauffeur de taxi. La chambre est au dernier étage et la vue ressemble à celle que j'ai depuis mon appartement. La lune est basse, elle a tout juste réussi à se hisser au-dessus des arbres

et on dirait qu'elle peine à s'y maintenir. De cette hauteur, on voit la ville mais on l'entend à peine. C'est peut-être ça qui est beau.

Brusquement je me retourne et papa est à côté de moi. Il a l'air content de lui. Je veux l'entraîner vers le lit, il veut rester un peu à la fenêtre. Au bout d'un moment, il dit : « Je vais devoir vendre la maison. » Il n'y a pas de tristesse dans sa voix. Je tourne la tête et vois son profil éclairé par la lune. Et pour la première fois depuis que j'ai mis les pieds dans cette chambre, les mots qui me viennent sont ceux que je veux dire : « Je vais t'aider. Ne t'en fais pas. Je suis là. » Il sourit sans me regarder. Il est beau.

« Moi aussi je vais t'aider. Avec l'enfant. »